

Iegor Gran

L'Écologie

en bas de chez moi

**IEGOR
GRAN**

L'écologie en bas de chez moi

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

IPSO FACTO, 1998

ACNÉ FESTIVAL, 1999

SPÉCIMEN MÂLE, 2001

O.N.G !, Grand Prix de l'Humour noir et Prix Rive
Droite/Rive Gauche – Paris Première, 2003

LE TRUOC-NOG, 2003

JEANNE D'ARC FAIT TIC-TAC, 2005

LES TROIS VIES DE LUCIE, 2006

THRILLER, 2009

Iegor Gran

L'écologie en bas de chez moi

récit

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1334-2
www.pol-editeur.com

« Nous avons un très grand besoin des intellectuels. »

Nicolas Hulot, *Pour un pacte écologique* [2007]

« Vous avez obtenu entre 0 et 14 points.

Avec vous, l'écosystème de la planète et la vie des hommes sont fragilisés. Faites un effort, ne serait-ce que pour votre bien-être. Vous pouvez lutter facilement contre le gaspillage en faisant des listes de courses. Ainsi vous serez moins tenté d'acheter plus que ce dont vous avez besoin. Et pensez " déchets " à chaque fois que vous faites vos courses : vous parviendrez sûrement à limiter encore plus le volume de votre poubelle. »

Résultats de mon « test d'écocitoyenneté »,
salon « Planète mode d'emploi », Paris,
porte de Versailles [septembre 2009]

1.

Les voisins, il faut les aimer. Les voisins sont toujours bienveillants, valeureux et civiques. Et je ne dis rien de leur beauté – cette force intérieure qui rayonne, ce sens du tact, cette poésie! Mieux qu'une voyante, ils savent ce dont on a besoin. Mieux qu'un docteur, ils soignent nos égoïsmes. Ils sont vigilance. Ils sont probité.

Voici qu'un soir de mai 2009, en rentrant dans l'immeuble où j'habite, j'aperçois une drôle de petite réclame sur le tableau des informations, ce carré de liège où l'on annonce les coupures d'eau, les pendaisons de crémaillère, les gants perdus et les adolescents disponibles pour le baby-sitting, le coin sympa du voisin sympa, la fenêtre de tir de la sociabilité obligatoire.

Écrit à la main, en capitales, on y lit ceci : « Ne manquez pas ! Le 5 juin, projection du film *Home* de Yann Arthus-Bertrand, sur France 2. Nous avons tous une responsabilité à l'égard de la planète. Ensemble, nous pouvons faire la différence. » En bas est agrafée une pastille bleue : la photo de la Terre vue de très loin, que des mains prosélytes ont grossièrement découpée aux ciseaux, probablement dans un magazine télé. Comprenez : l'heure est grave, la Terre elle-même a paraphé l'appel, scellé de son logo universel la bulle papale, mis un point final à l'ordre de mobilisation.

Aucune signature humaine, en revanche. On ne signe pas un tract. J'en suis réduit aux hypothèses. Est-ce l'œuvre de la dame du 3, escalier C, celle qui m'avait espionné lorsque j'ai eu la mauvaise idée d'abandonner sur le trottoir un emballage encombrant?... Est-ce le généraliste crétin?... Ces citoyens modèles, aux boîtes aux lettres protégées d'un rageur « Stop aux publicités, SVP! », sont les premiers à faire la réclame de leurs combats, commerces, hémorroïdes.

À moins que ce ne soit une de ces opérations de « sensibilisation », comme on dit, menée par un exalté qui aurait ainsi visité tous les immeubles impairs de la rue Jean-Dolent... Pourquoi pas Arthus-Bertrand en personne, assurant la promotion de son film, urinant à chaque immeuble, chaque marché,

comme ces peintres du dimanche que l'on voit coller au scotch des affichettes dans les boulangeries. Je vais bien dans des librairies obscures, moi, faire la promo de mes livres, portant la bonne parole jusqu'aux abysses de l'Indre...

Voyez ce tourbillon, cette divagation. Je n'ai plus tous mes moyens. Car par en dessous, comment l'expliquer... je me sens importuné, presque blessé. Un marchand de soupe a mis son pied dans mon pas-de-porte. On veut m'imposer quelque chose. Une inquiétude, comme un réflexe, moi qui suis né dans un pays de l'Est. On aimerait bien penser à ma place.

Je ne réfléchis pas longtemps. Le hall est vide. J'enlève les punaises.

L'instant d'après, je suis chez moi, en sécurité. Je pose le tract sur le bureau. Je le relis. « Ensemble, nous pouvons faire la différence. » On y entend le brouhaha de la populace. La dynamique de la meute. La collectivité grogne. Elle est venue me chercher. Elle me demande des comptes, réclame un engagement. Je pourrais les ignorer, mais pour combien de temps?... Le tic-tac du monde a changé d'intonation.

Soyons honnêtes, je n'ai pas été pris au dépourvu, pas entièrement. Depuis quelques années j'avais remarqué la pandémie, l'encombrement de vélos en bas de chez moi, les poubelles de tri sélectif et

leurs mollahs, la dame du 3, escalier C, et le généraliste crétin, toujours aux avant-postes de la surveillance, du contrôle, et, bientôt, de la rééducation forcée des récalcitrants – nous y viendrons.

Mon œil distrait a maintes fois souri aux slogans infantilisants que l'on a vu fleurir aux caisses des supermarchés, dans les boutiques huppées du VI^e, sur les factures de gaz¹. Bah, la mode finira par

1. « Monoprix. Le développement d'accord mais seulement s'il est durable. »

« Hama : Ensemble, sauvons la planète » – Hama étant un fabricant de casques audio et d'accessoires MP3.

On remarquera l'absence de distanciation, d'habitude primordiale en publicité. Il n'est plus question d'entrer dans un jeu de séduction entre annonceur et client potentiel. Ici, on devient un super-héros *au premier degré* dès l'instant où l'on achète Hama, voire avant. On sauve la planète d'abord, on réfléchit et l'on consomme ensuite. Ce que ce slogan a de grotesque, de puéril et de grossièrement mensonger ne semble effleurer ni l'agence de com qui l'a facturé ni Hama lui-même. Saint Ogilvy et saint Burnett se retournent dans leur tombe.

Pour finir, je ne m'en lasse pas, l'omniprésente hermie : « Avec Gaz de France DolceVita, faites un geste pour l'environnement. » On aura reconnu le tic de rhétorique commerciale, le fameux œdème verbal *faire un geste pour l'environnement*, sans doute la scie la plus utilisée de la décennie. [Le comptage sur Google des phrases complètes « faites un geste pour l'environnement » et « faites un geste pour la planète », menottées entre guillemets pour

passer, me disais-je. Le vélo, à Paris, c'est dangereux et pénible. Trier les déchets est lassant et ingrat. Le prurit se calmera, on ne le trouvera plus qu'à la marge chez quelques illuminés. N'a-t-on pas vu retomber le hula hoop et le ska punk? Pour se sentir vivre, le bobo passera à autre chose. On laissera le vert aux martiens.

En relisant pour la troisième fois le petit tract, je réalise à quel point je me suis trompé. Le phénomène s'est amplifié sans que je m'en rende compte. Pendant que je rêvassais il est devenu planétaire. *Home...*

Une pilule internet m'éclaire sur les entrailles de la bête. YouTube diffuse des bandes-annonces, des extraits, le *making of*, toutes sortes d'interviews. J'apprends que ses parrains ne sont pas des inconnus – Luc Besson et François-Henri Pinault. Que le film sera projeté dans plus de cent pays en même temps. Certaines écoles organiseront des séances obligatoires, comme on fait des visites médicales. Il y a un livre *Home*, un tee-shirt *Home*, un sac *Home*, des escarpins *Home* – il ne manque plus que le sex-

forcer le moteur à prendre en compte l'expression exacte, ramène respectivement 793 000 et 239 000 résultats, et on ne compte pas les déclinaisons, telles que « faisons un effort pour l'environnement », « en faire davantage pour la planète », etc. À titre de comparaison, « Mao Tsé-toung » donne 134 000 résultats, et « la Joconde » 198 000.]

toy. Je suis soufflé par l'envergure du projet. Son ubiquité. Sa mégalomanie paternaliste. Les rouleaux compresseurs hollywoodiens sont des artisans nains à côté d'une telle machinerie. Le 5 juin, on fabriquera de la similitude à très grande échelle.

Personne n'a l'air de s'en étonner. Partout, tapis rouge. C'est pour la bonne cause! Des félicitations, des dithyrambes. Le film de tous les superlatifs. Des vagues jusqu'à chez moi. Les voisins dans le coup. Ils veulent mon bonheur. Leurs rayons X inquisiteurs ne dorment jamais. Iront-ils jusqu'à compter aux fenêtres le nombre de téléviseurs allumés? Dresseront-ils des listes? Une colonne pour ceux qui regardent *Home*, une autre pour ceux qui roupillent. Et les irrécupérables, les vicieux, la cinquième colonne sournoise, ceux qui, comme moi, se vautrent dans la série américaine en DVD, les blaireaux en tout genre, les mauvais.

Je m'énerve, je gesticule, je surjoue.

– Fixette, dit Élisabeth. Arrête d'exagérer. Parano et parano sont dans un bateau.

– J'écris mieux quand je me sens harcelé.

– Parce que tu vas te mettre à écrire?

Sans doute. La collectivité m'a trouvé. Les voisins. Il ne s'agit plus de pester dans mon bain, en sourdine. Le sous-marin remonte. Le temps de prendre des risques est venu.

– Quels risques? s'étonne Vincent, au téléphone.

– Le manque de recul est un risque, dis-je. Écrire sur un thème d’actualité immédiate rend myope.

Je le sens gêné.

– Peut-être que tu ne devrais pas. Tu n’es pas un écrivain engagé.

Il n’a pas tort, mais ce n’est pas le propos.

– Je ne m’engage nullement, dis-je. J’essaie de survivre, c’est tout. Mon instinct me dit que toute cette affaire est une atteinte à la liberté, à la culture, à l’intelligence. Il y aura des lésions.

– Je te connais bien, dit Vincent. Tu es dans la pose.

Il est plutôt froid.

Le lendemain, quand il viendra à la maison pour rendre à Élisabeth quelques livres de cuisine, j’entendrai dans sa bouche les mots « scientifique », « giec », « unanimité ». Je n’y ferai guère attention, tout entier absorbé par sa nouvelle coupe de cheveux : à quarante-quatre ans, mon ami Vincent s’est fait blanchir une mèche à l’azote.

2.

Libération est partant. *Libération* veut bien s'intéresser à mon cas. C'est chic de sa part, il n'est pas obligé. D'autant qu'il n'a pas entendu parler de *Home*. Je tombe des nues.

– Comment?... mais *Home* est partout! Sur internet, à la télé, en bas de chez moi...

Mais non, il ne sait pas, *Libération*. Ses équipes cinéma sont à Cannes. Sans elles, *Libération* est aveugle.

Alors j'explique. Besson. Pinault. Tout ce que montre le film. Tout ce qu'il ne montre pas. Le ton, la forme. Le terrorisme des belles images. Le mode binaire : éléphant dans la brousse – gentil –, Chrysler building – méchant. Le tutoiement de la *voix off*. La guimauve. Le mépris de la culture, du talent. L'accueil des politiques. Sarkozy. Le prince

Charles. La gratuité du film, mais pas celle des produits dérivés. Une opération de relations presse géante. Le *greenwashing*. L'opportunisme. Ce mot clé! Un opportunisme oppressant, onctueux comme un pet. Un opportunisme cousu de fil blanc où se vautrent Yann, Luc et François-Henri, avec une sincérité désarmante¹. Une jouissance primitive : le marketing des gros sabots.

Libération dit O.K. Il me connaît. Il voit qu'une fièvre me ronge et il a pitié de ma diarrhée : on me réserve une place pour le jeudi 4 juin, aux pages « Rebonds ».

– C'est parti, dis-je à Élisabeth. On me donne 6 000 signes. Pas mal mais j'ai quand même l'impression d'une chaussure taille 37. Il va falloir serrer.

Elle, pragmatique :

– L'essentiel est de savoir par quel trou on fait entrer le lacet.

Moi, fanfaron :

– C'est tout vu, c'est du scratch.

Car pour moi, c'est une évidence. Face à un film de propagande (qui se revendique comme tel

1. Rappelons que dans sa vie antérieure, Yann Arthus-Bertrand a été pendant dix ans photographe-reporter du Paris-Dakar. Étonnante conversion. Les voies du gazole sont impénétrables.

sans complexes), on commence par celle qui a posé l'alpha et l'oméga du genre, la papesse du documentaire engagé, la muse de l'Art instrumentalisé.

Frau Riefenstahl.

J'en parle à Vincent.

Je me souviens, j'ai mis les pieds dans le plat :

– Par la forme de son discours, Yann est le digne héritier de Leni Riefenstahl, sans avoir, et de loin, son audace créative.

La différence entre ces deux-là, c'est la dimension planétaire du projet de propagande. À sa sortie en 1935, *Le Triomphe de la volonté* a été montré avec des pincettes dans une dizaine de pays seulement, là où *Home* bombarde petites et grandes contrées, du Burundi au Venezuela, avec l'acharnement d'une forteresse volante.

Il est étrange de constater, en revoyant Leni Riefenstahl dans une édition américaine¹, que le film commence par une séquence d'Allemagne *vue du ciel*. Envoûtant spectacle : nuages clairsemés troués de soleil, toits de Nuremberg... musique de Wagner. Mais où sommes-nous ? Est-ce le vol d'une

1. En France, *Le Triomphe de la volonté* reste interdit de DVD, suivant l'habituelle politique du déni – déni de la Collaboration, déni de l'intelligence du spectateur, déni de confiance en son propre système immunitaire. Notre devise : infantilisation de la populace, principe de précaution et couches-culottes.

cigogne filmé en POV?... Au bout d'une minute, on comprend : dans l'avion du Führer. Tel le Messie, Hitler descend du ciel pour être accueilli par une foule en liesse.

Similitude des techniques, similitude des moyens de propagande. De la belle image pour en appeler au plaisir esthétique, court-circuiter la réflexion et créer du consensus. Il est assez piquant de retrouver la même approche sur les grilles du jardin du Luxembourg, propriété du Sénat, où une exposition quasi permanente de photographies naïves crée une communion universelle autour d'images bateau érigées en icônes. Le visage buriné d'un paysan micronésien y côtoie une favela et un flocon de neige en très gros plan. Idem sur la page d'accueil du moteur de recherche *Bing* de Microsoft, où une zolie image cucul nous est imposée – elle change tous les jours dans un kaléidoscope aussi abrutissant qu'infini.

Demain, sur tous les ordinateurs du monde, combien de fonds d'écran seront des captures de *Home*?...

Vincent : Pour une fois qu'un projet sympa parvient à fédérer l'ensemble de l'humanité.

Moi : Comme une grippe.

Vincent : Personne n'est obligé d'aller voir *Home*.

Moi : C'est là que tu te trompes. Les enfants, dans les écoles, y sont conduits par leur maîtresse.

Les salariés du groupe PPR, par leur patron. Les chalands du service public, par France 2. Moi, je suis obligé. Mes voisins me poussent aux fesses. Demain ils iront contrôler.

Vincent : Tu charries.

Moi : Disons qu'ils mettent une certaine pression psychologique. Imaginons, je croise demain le généraliste pendant qu'il sort son insupportable gamin – la faute à pas de chance. Imaginons qu'il me lance : « Alors, cher voisin, c'est terrible, n'est-ce pas, pour notre planète? » Il en est capable, le crétin, je mets quelque chose à couper qu'il en est capable. Je lui réponds quoi? Que je n'ai pas daigné voir le film que toute personne sympa, responsable et aimant la nature aura vu?... Que je ne lis pas les messages épinglés au panneau de liège alors qu'ils sont consciencieusement affichés pour mon bien-être par des mains besogneuses?... Ou pire, que je les enlève?...

Vincent (dans un rire) : Ce n'est pas la révolution culturelle, tout de même.

Moi (contrarié) : Il y a de troublantes similitudes.

Il me paraît incroyable qu'un garçon cultivé, avec un excellent sens de l'humour, un regard critique sur ses contemporains, un type que je connais depuis mes longues étudiantes, passionné de jazz, de cuisine raffinée, un esthète dont le mode de vie est à des années-lumière de l'intégrisme écolo, ne sente pas les gros filets de pêche d'un Arthus-

Bertrand. Et quand il les voit, il hausse les épaules :
« C'est pour la bonne cause. »

Il faudrait commencer par définir ce que c'est qu'une « bonne cause », tout de même. On en a connu au XX^e siècle des bonnes causes, des causes excellentes ! En Russie, en Chine, au Vietnam...

Lui : Ah ! mais pas du tout, ah ! mais rien à voir, je refuse tes sophismes, ce que tu dis transpire la démagogie.

Alors moi : Quand la forme choisie est celle de Leni Riefenstahl, avec sa statuaire d'images trop belles, de musique émouvante, d'enfants qui tendent leurs bras vers l'avenir, etc., on peut avoir de sérieux doutes sur le fond.

Lui : Ah ! mais... Ah ! mais...

Il ahmaise, je m'énerve et je ne comprends pas pourquoi. Plus tard, je regretterai d'être allé aussi loin aussi vite, sans gants, sans muselière, avec des arguments que je ne renie pas mais qui s'appuient trop sur le sentiment. Il est possible que la crispation soudaine de mon ami, m'ayant pris au dépourvu, ait taquiné mon exaspération.

Leni Riefenstahl, dis-je, après avoir purléché les lauriers du nazisme et essuyé quelques plâtres en 1945, s'en est allée photographier des tribus africaines et des poissons en faisant de la plongée sous-marine. Rembobinons et passons ça au ralenti. Observons le cheminement, la démarche créative. Parmi les mil-

Achévé d'imprimer sur Roto-Page
en janvier 2011
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
N° d'éditeur : 2204 – N° d'édition : 180397
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : février 2011

Imprimé en France



Iégor Gran
L'Écologie
en bas de chez moi

Cette édition électronique du livre
L'Écologie en bas de chez moi de IEGOR GRAN
a été réalisée le 27 janvier 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2011 par Floch à Mayenne
(ISBN : 9782818013342)
Code Sodis : N48165 - ISBN : 9782818013366
Numéro d'édition : 180777